

Recherches sociographiques



Vingt ans de recherche sur l'ultramontanisme

Guy Laperrière

Volume 27, Number 1, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056192ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056192ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laperrière, G. (1986). Vingt ans de recherche sur l'ultramontanisme. *Recherches sociographiques*, 27(1), 79-100. <https://doi.org/10.7202/056192ar>

VINGT ANS DE RECHERCHES SUR L'ULTRAMONTANISME

*En hommage à Philippe Sylvain **

Une des traditions intellectuelles les plus raffinées du monde universitaire est celle des volumes de *Mélanges* offerts à un valeureux professeur. Très goûtée en Europe et aux États-Unis, cette vague d'hommages a commencé à déferler sur les rives du Saint-Laurent : pour s'en tenir à ceux qui me viennent à l'esprit, on peut penser aux *Mélanges* Wyczynski (1977), Trudel (1978), Lacourcière (1978), Falardeau (1982), Robert-Lionel Séguin (1983) et maintenant Sylvain (1985). Curieusement, ces hommages semblent l'apanage des capitales : Ottawa et surtout Québec ; on remarque en particulier qu'aucun n'a été composé à Montréal. Pourtant, ce n'était pas les occasions qui manquaient : seulement en histoire, on aurait pu honorer les Bréhaut-Ryerson, Brunet ou Maurice Séguin. Mais Montréal est sans doute trop occupée de l'histoire qui se fait pour s'attarder à ces hommages d'un autre âge... Habituellement, en effet, ces ouvrages rassemblent des articles de circonstance, des contributions souvent éclectiques, parfois même des fonds de tiroir. On veut sincèrement honorer le jubilaire, mais on n'a pas toujours sous la main la contribution magistrale à la hauteur de son estime... Vendus à coup de souscriptions, les volumes de *Mélanges* disparaissent trop vite sous la poussière des rayons de bibliothèque.

C'est sans doute contre ce modèle que j'ai un peu caricaturé qu'ont voulu réagir Nive Voisine et Jean Hamelin quand ils ont souhaité rendre hommage à leur collègue Philippe Sylvain. Ils ont donc cherché à recueillir des contributions autour d'un seul thème, bien délimité. Cela a donné *Les ultramontains canadiens-français*, sujet que Sylvain a tellement contribué à mettre en lumière tout au long de sa carrière. La publication de cette étude n'est-elle pas une bonne occasion de faire le point sur l'historiographie de l'ultramontanisme au Québec

* À propos de : Nive VOISINE et Jean HAMELIN (dir.), *Les ultramontains canadiens-français* (sur la couverture : « Études d'histoire religieuse présentées en hommage au professeur Philippe Sylvain »), Montréal, Boréal Express, 1985, 349p.

depuis vingt ans ? Si je ne m'abuse, pas moins de six thèses de doctorat ont été rédigées sur ce sujet, et si on y ajoute tous les articles qui ont traité de la question, on peut penser qu'il s'agit peut-être là du problème qui a le plus préoccupé (ou à tout le moins occupé) les historiens de la seconde moitié du XIX^e siècle québécois depuis vingt ans. Au moment où l'opinion est un peu lasse des débats idéologiques, et avant de tourner la page, jetons donc un coup d'œil rétrospectif sur ces vingt ans de travaux et dédions ce tour d'horizon à celui qui a probablement été le pionnier et le principal inspirateur de tout ce courant de recherche.

Les Mélanges Sylvain

Les ultramontains canadiens-français s'ouvre sur un portrait intellectuel de Sylvain, brossé avec une rare délicatesse par une plume qu'on reconnaît être celle de Jean Hamelin (l'article est co-signé par Nive Voisine, mais cela doit faire partie du besoin de modestie, déjà relevé chez Hamelin, de toujours s'associer un coauteur). On lit souvent des présentations de professeurs qui ne sont guère plus que des *curriculum vitae* louangeurs et fleuris ; ici, c'est tout autre chose. Nous avons droit à une véritable biographie intellectuelle, retraçant les influences, selon une méthode si chère à Sylvain lui-même.

En parcourant la table des matières, on constate que six des neuf contributions monographiques portent sur des personnages : Lartigue, Forbin-Janson, Alexis Pelletier, F.-X.-A. Trudel, le frère Réticius et Tardivel. Belle galerie d'ultramontains, où se voisinent Français et Canadiens, ecclésiastiques et laïques, orateurs et écrivains, tous hommes d'action, tous ardents. Souvent issus de thèses, certains de ces articles sont plus classiques : Gilles Chaussé développe les liens entre M^{gr} Lartigue et Lamennais et fait carrément du premier évêque de Montréal « un évêque mennaisien » ; les années 1829-1834 sont particulièrement bien éclairées. Claude Galarneau dresse un bilan de la visite de M^{gr} de Forbin-Janson au Québec en 1840-1841, mettant à jour, sur ce sujet si important, le livre de N.-E. Dionne de... 1895 ! François De Lagrave livre un résumé de son excellent mémoire de maîtrise sur « le Frère Réticius et le mandat tumultueux d'un visiteur provincial (1880-1886) », tandis qu'Antonine Gagnon présente les idées extrêmes de l'abbé Alexis Pelletier à partir de la lecture de cent dix articles du *Franc-Parleur* de 1872 à 1875 — lecture un peu courte dans le temps, mais combien longue idéologiquement pour qui ne partage pas les préoccupations du bouillant polémiste ! Deux autres études de personnages sont beaucoup plus poussées : celle du sénateur F.-X.-A. Trudel par Louis Garon et celle du nationalisme de Tardivel par Réal Bélanger. Le *Dictionnaire biographique du Canada* (vol. XI) avait déjà offert une bonne biographie de Trudel sous la plume de Nadia F.-Eid ; voici un traitement beaucoup plus complet, où le lecteur pourra suivre les méandres politiques de la

pensée ultramontaine de 1870 à 1890. De son côté, Bélanger traite de Tardivel d'un point de vue politique, analysant finement son évolution sur la question nationale et l'allure plus radicale (séparatisme) qu'elle prend à partir de 1885-1890.

La majorité absolue que constituent ces six articles dans le recueil témoigne peut-être de l'engouement des historiens pour la biographie depuis quelques années. Il reste malgré tout quelques auteurs qui abordent les questions d'un autre point de vue. Elzéar Lavoie tente de démêler les crises au *Courrier du Canada* de 1857 à 1884 : écrit d'un peu haut, cet article n'est certainement pas le plus facile à suivre ! Il y a pourtant là des pistes intéressantes, notamment sur la relation entre propriétaires et rédacteurs ou sur les liens entre journal et librairie au XIX^e siècle. Nadia Fahmy-Eid y va d'une solide mise au point sur le *Programme catholique* de 1871 : on ne disposait de presque rien sur ce sujet révélateur depuis l'article de 1967 d'André Lavallée dans les lointains « Cahiers de Sainte-Marie ». Enfin, Pierre Savard poursuit ses voyages en Europe, en montrant cette fois l'importance de l'Italie dans la culture canadienne-française et en insistant sur les conflits qui ont entouré la question romaine.

Si j'ai passé assez rapidement sur l'ensemble de ces articles, si importants soient-ils, c'est pour m'arrêter sur les deux contributions majeures qui ouvrent le livre. On a demandé à Jacques Gadille, professeur à l'Université de Lyon III, de présenter « L'ultramontanisme français au XIX^e siècle », tandis que Nive Voisine brosse un tableau de « L'ultramontanisme canadien-français au XIX^e siècle ».

On a souvent insisté sur le caractère international du mouvement des catholiques libéraux : un colloque, dont Jacques Gadille avait d'ailleurs été la cheville ouvrière, s'était tenu sur ce thème à Lyon, en 1971, où l'on avait décrit la diffusion de ce mouvement dans toute l'Europe.¹ Sylvain a montré que ce libéralisme avait franchi les mers, en faisant de Joseph-Sabin Raymond un disciple de Montalembert, et de Louis-Antoine Dessaulles un disciple de Lamennais ;² on voit dans son *Gavazzi* que les anticléricaux pouvaient eux aussi avoir des activités et des contacts dans l'un et l'autre des deux mondes.³ Émile

1. *Les catholiques libéraux au XIX^e siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1974, 595p. (« Centre d'histoire du catholicisme », 11.)

2. Robert (Philippe) SYLVAIN, « Le premier disciple canadien de Montalembert : l'abbé Joseph-Sabin Raymond », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XVII, 1, 1963 : 93-103 ; « Un disciple canadien de Lamennais : Louis-Antoine Dessaulles », *Les Cahiers des Dix*, 34, 1969 : 61-84.

3. Robert (Philippe) SYLVAIN, *Clerc, garibaldien, prédicant des Deux Mondes, Alessandro Gavazzi (1809-1889)*, Québec, Centre pédagogique, 1962, 587p. (2 vols).

Poulat a, de son côté, mis en lumière un réseau d'intégristes.⁴ Cet internationalisme était aussi le fait des ultramontains et touchait le Canada, comme le prouve avec force la thèse de Savard sur Tardivel, où les relations des ultramontains québécois avec M^{gr} Fèvre (pour n'en nommer qu'un) sont particulièrement bien mises en relief.⁵ Sans parler des ultramontains français qu'on retrouve au Canada : on n'a qu'à penser au frère Réticius, déjà cité, ou à dom Paul Benoît.⁶ Faut-il rappeler l'influence de Louis Veillot, dont les œuvres ont été sans doute les plus diffusées dans les bibliothèques ecclésiastiques du Canada français — et elles l'étaient presque toutes ! — entre 1880 et 1950 ?

C'est donc tout à fait à bon droit que l'étude des ultramontains français précède et éclaire celle des ultramontains québécois. Un des principaux mérites de cette présentation est de faire comprendre l'unité de l'ultramontanisme français, du moins jusqu'à la Loi Falloux de 1850, où commence la rupture entre les Écoles de *L'Univers* et du *Correspondant*. Une vision trop rapide des choses (et communément répandue) présente le Lamennais de *l'Essai sur l'indifférence* (1817-1821) comme un ultramontain, puis le fait « se convertir » au libéralisme au moment de *L'Avenir* et entraîner à sa suite les Lacordaire et Montalembert : c'est l'acte de naissance des catholiques libéraux. Après la condamnation des *Paroles d'un croyant* (1834), Lamennais quitte l'Église, Lacordaire et Montalembert restent catholiques libéraux, tandis que d'autres (on pense à Guéranger) se figent dans l'ultramontanisme. Pour être classique, cette vision des choses n'en soulève pas moins des difficultés. On ne comprend pas bien, en particulier, comment tant de gens ont pu tenir successivement des positions si contraires, de l'ultramontanisme qui fait de l'autorité un principe absolu au libéralisme qui exalte la liberté. La synthèse de Gadille renouvelle complètement la question (pour moi, en tout cas). Après avoir décrit les sources de l'ultramontanisme dans l'histoire (caractère populaire du mouvement contre-révolutionnaire), la philosophie (traditionalisme, préromantisme) et la spiritualité (« religion plus aimable et plus extériorisée », tournée vers l'action), ainsi que ses moyens de diffusion (presse, librairies, congrégations religieuses), il décrit « la "victoire" de l'ultramontanisme sur le régime de la Restauration » et l'unanimité des catholiques français à l'intérieur de ce courant qui n'exaltait la

4. Émile POULAT, *Intégrisme et catholicisme intégral. Un réseau secret antimoderniste : la « Sapinière », 1909-1921*, Paris, Casterman, 1969, 626p. ; à compléter par : *Catholicisme, démocratie et socialisme. Le mouvement catholique et M^{gr} Benigni, de la naissance du socialisme à la victoire du fascisme*, Paris, Casterman, 1977, 562p.

5. Pierre SAVARD, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis, 1851-1905*, Québec, PUL, 1967, 499p. (« Les cahiers de l'Institut d'histoire », 8.)

6. Dom Benoît a fait l'objet d'une thèse de doctorat inédite dont un bref résumé a été publié : Maurice DUPASQUIER, « Dom Paul Benoît et le Nouveau Monde (1850-1915) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXV, 1, 1971 : 89-90.

papauté que pour mieux affirmer le caractère spirituel et universel de l'Église. Dans cette montée, le départ de Lamennais apparaît comme un retrait individuel : « La rupture de Lamennais l'a donc isolé et n'a aucunement nui à la poursuite du mouvement ultramontain. » (P. 38.)

La suite du texte montre le triomphe de l'ultramontanisme sous Pie IX, par ses multiples manifestations : concile du Vatican, piété populaire, journalisme catholique, mais aussi la rupture de l'unanimité, alors qu'à l'ancien clivage entre gallicans et ultramontains s'en ajoute un nouveau entre libéraux et ultramontains, les positions de ces derniers étant marquées par un durcissement progressif. Sous le pontificat de Léon XIII (1878-1903), l'ultramontanisme connaît une « reconversion », bien exprimée par la différence de style entre *L'Univers* de Louis Veuillot (mort en 1883) et *La Croix* des Assomptionnistes (qui devient quotidien la même année), cette dernière plus engagée dans l'éducation et l'action sociale, et résolument populaire (qu'on pense au *Pèlerin* ou à la Maison de la Bonne Presse).⁷ Le lien entre le traditionalisme et le catholicisme social a été maintes fois établi ; les débats sur la démocratie chrétienne sont éclairants à cet égard.⁸ À travers les crises successives du Ralliement, de la Séparation et du modernisme, Gadille tend à faire de l'ultramontanisme un courant profond qui se consolide. Les partisans de Maurras et les intégristes lui apparaissent plutôt comme « les excroissances d'un ultramontanisme extrême », alors que l'école de pensée ultramontaine a pour centre fécond la mise en lumière de l'universalité de l'Église, ce qui explique en même temps l'importance du mouvement missionnaire français, que Gadille travaille aussi beaucoup à mettre en lumière.⁹ Il peut y avoir là l'enthousiasme un peu excessif de celui qui se laisse emporter par un sujet — il y a longtemps au Canada français qu'on n'a lu quelque chose de positif sur l'ultramontanisme — mais il se peut aussi qu'on soit ici devant une intuition profonde qui donnerait un sens à des actions qui apparaissent autrement comme des sortes de lubies. Gadille termine en tentant de cerner les traits originaux de l'ultramontanisme français, tant sur le plan de l'ecclésiologie et de la spiritualité que sur celui de l'enracinement social et religieux. Pour lui, la visée essentielle des ultramontains se résume ainsi : « Face à la prétention des philosophes et des révolutionnaires à

7. Jacqueline et Philippe GODFRIN, *Une centrale de presse catholique : la Maison de la Bonne Presse et ses publications*, Paris, PUF, 1965, 238p.

8. Jean-Marie MAYEUR, « Catholicisme intransigeant, catholicisme social, démocratie chrétienne », *Annales E.S.C.*, XXVII, 2, 1972 : 483-499. Émile POULAT, « Pour une nouvelle compréhension de la démocratie chrétienne », *Revue d'histoire ecclésiastique*, LXX, 1975 : 5-38.

9. J.-C. BAUMONT, J. GADILLE et X. DE MONTCLOS, « L'exportation des modèles de christianisme français à l'époque contemporaine. Pour une nouvelle problématique de l'histoire missionnaire », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LXIII, 170, 1977 : 5-23. *Les réveils missionnaires en France du Moyen-Âge à nos jours (XII^e-XX^e siècles)*, Paris, Beauchesne, 1984, 423p. ; (rapports sur les XIX^e-XX^e siècles par BAUMONT, ENCREVÉ, DE MONTCLOS et GADILLE).

construire une société en dehors de la référence à Dieu et devant les désordres qui s'ensuivirent, les ultramontains se sont accordés autour de cette conviction : la révélation évangélique et les institutions qu'elle avait secrétées avaient par elles-mêmes la capacité d'engendrer le seul ordre social qui vaille. » (P. 65.) Cette résistance à la sécularisation, menée avec intransigeance, entraîna, conformément au dessein de Lamennais, une séparation complète d'avec la protection monarchique ou étatique. Par un curieux retour des choses, la conclusion de Gadille donne des ultramontains une image positive, qui vient entièrement renouveler le débat sur l'interprétation des courants internes du catholicisme.

L'autre pièce maîtresse du recueil est la synthèse de Nive Voisine, qui se situe dans la même ligne que Gadille dans la mesure où il veut étudier l'ultramontanisme avant tout sous ses aspects religieux, alors qu'on en a surtout parlé, dans les années 1960 et 1970, d'un point de vue politico-religieux ou idéologique. Cette tendance est aussi celle des travaux récents du biographe de Laflèche qui, poussé par le vent de la religion populaire, délaisse les sphères de la haute voltige épiscopale pour s'occuper de tempérance, jubilés et missions paroissiales.¹⁰

Voisine passe rapidement sur les origines de l'ultramontanisme canadien-français : il le fait remonter à Lartigue, pour lequel il renvoie à l'article de Chaussé. Si Lartigue est l'instigateur, Bourget est le responsable des succès populaires, et toutes les initiatives de l'évêque de Montréal sont passées en revue comme autant de manifestations de l'épanouissement de l'ultramontanisme : missions paroissiales, cérémonies religieuses, journalisme catholique, censure des mauvais livres, associations, éducation, action sociale. Les principes ultramontains sont énoncés par M^{gr} Laflèche, dans ses *Quelques considérations* (1866). Viennent ensuite les luttes politico-religieuses, contre les Rouges d'abord, contre les conservateurs ensuite, où se manifestent publiquement les dissensions entre évêques. Reprenant ici les conclusions de ses recherches sur l'épiscopat québécois du dernier tiers du XIX^e siècle, Voisine distingue les modérés des intransigeants, tous étant de toute évidence ultramontains. Il avance d'un cran de plus : à la faveur de la question des écoles du Manitoba, l'épiscopat canadien-français aurait retrouvé son unité « et cela dans le sens des intransigeants » : ainsi, l'ultramontanisme aurait continué « à influencer fortement la société québécoise jusqu'à l'aube de la Révolution tranquille » (p. 101).

En conclusion, Voisine dresse un bilan de l'ultramontanisme québécois. Il porte à l'actif un régime de chrétienté qui se manifeste avant tout par une « âme

10. Nive VOISINE, « Jubilés, missions paroissiales et prédication au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, XXIII, 1-2, 1982 : 125-136 ; « Mouvements de tempérance et religion populaire », dans : Benoît LACROIX et Jean SIMARD (dir.), *Religion populaire, religion de clercs?*, Québec, I.Q.R.C., 1984 : 65-78.

commune » : « D'une façon plus précise, le catholicisme québécois est devenu un phénomène de masse qui répond aux attentes de la multitude, une religion populaire où ce qui est présenté par les clercs est largement accepté par les gens ordinaires. » (P. 102.) Au passif, il relève d'abord le cléricalisme, mais aussi le caractère rural de cette religion toute centrée sur la paroisse et qui ne saura pas s'adapter aux villes. Il y a là matière à ample débat.

Avant de quitter cet ouvrage, dont on vient de voir la richesse du contenu, il faut dire quelques mots de sa facture. Il n'y a pas de doute qu'il s'agit là d'un livre bien fait. Cependant, j'ai été fort agacé par le rejet des notes en fin de texte. Cela s'admet quand les notes sont claires et de pure référence, mais devient insupportable quand elles sont nombreuses et substantielles. Les contributions de Voisine, Garon et Bélanger comptent respectivement 175, 295 et 180 notes : le lecteur qui veut les lire sort épuisé de cet exercice... Comme trop souvent hélas au *Boréal Express*, coquilles et fautes d'orthographe viennent déparer l'ouvrage, et je ne sais si Philippe Sylvain, si parfait en cette matière, me pardonnerait de n'en pas relever un certain nombre. C'est dans les noms propres que le massacre est le plus général : Liberratore pour Liberatore (p. 55), Golzave pour Gonzalve Doure (p. 92), Perrin pour Perin (p. 145), Lamontage pour Lamontagne (p. 154), Sommerset pour Somerset (p. 191), Pinsideault pour Pinsonneault (2 fois, p. 191), Dessauls pour Dessaulles (p. 203), Frève pour Fèvre (p. 247), Montmigny pour Montminy (p. 320), Chavoillez pour Chaboillez (p. 306). À la page 44, il faut lire Claude et non Charles Langlois. Je ne suis pas sûr que John E. Hare se considère « linguiste » (p. 273). J'imagine qu'un accent circonflexe à Chateaubriand (pp. 28, 36) fera autant bondir un Français qu'un s à George-Étienne Cartier fait s'évanouir les puristes québécois. « Traditionalisme » ne prend qu'un n (pp. 55, 56, 64) ; à la p. 58, il faut lire association culturelle (et non culturelle) ; enfin, et c'est le bouquet, la Ligue de la Patrie française devient ici la Ligue de la Patricité française (p. 57) ! On pourrait continuer, mais il ne faudrait pas lasser le lecteur. Signalons en terminant qu'on a introduit deux textes en encart (pp. 74, 84). Si cela est très utile dans un manuel (v.g. Linteau/Durocher/Robert) ou une synthèse (v.g. Hamelin/Gagnon), c'est tout à fait déplacé dans un article de fond où ces extraits interrompent brusquement la lecture.

Mais laissons là ces vétilles : nous avons ici un remarquable ouvrage qui fera date sur l'histoire religieuse et idéologique du XIX^e siècle québécois. Philippe Sylvain peut être fier de ses *Mélanges*.

L'historiographie de l'ultramontanisme

Pour bien situer le fruit le plus frais de l'historiographie de l'ultramontanisme, il est bon de revoir rapidement l'ensemble de la production depuis vingt ans. On pourra mieux voir alors s'il apparaît comme une redite, un point

d'orgue ou les prémices d'un nouvel élan de la recherche. Sans remonter au déluge, on peut dire que les premiers tableaux sur l'ultramontanisme québécois datent des années 1950, avec la synthèse de Mason Wade, une thèse inédite de H.L. Robertson et l'un ou l'autre article de Fernand Ouellet.¹¹ Il s'en dégageait une vision plutôt négative de la position ultramontaine, qui sera assez caractéristique de l'opinion dominante à partir de la Révolution tranquille et tout au long de la période qui nous occupe. Un deuxième trait qui caractérise cette historiographie est dû principalement à Philippe Sylvain, notamment avec ses travaux sur de Courcy (1955) et Gavazzi (1962):¹² il s'agit de montrer le caractère international des débats idéologiques au XIX^e siècle, en soulignant les liens qui unissent libéraux et ultramontains des Deux Mondes, plus particulièrement en France, en Italie et aux États-Unis. Ces travaux de Sylvain déboucheront sur ce qu'il faut considérer comme sa contribution majeure dans le domaine: « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français: affrontement idéologique et doctrinal (1840-1865) », qui sera prolongé et enrichi par la suite par toute une série d'études sur différents protagonistes de ces débats: Dessaulles, Aubry, Boucher, Doutre.¹³ Au même moment paraissait la première d'une série de thèses importantes sur l'ultramontanisme, le *Jules-Paul Tardivel* de Pierre Savard qui, dans le droit fil de la pensée de Sylvain, s'attachait à mettre en lumière les liens de ce coryphée des ultramontains québécois avec la France et les États-Unis.¹⁴ Cette biographie du directeur de *La Vérité*, qui reste plutôt favorable au catholicisme tout en gardant un ton critique face aux positions extrêmes des intransigeants, me paraît surtout symboliser l'ouverture sur l'extérieur, si populaire dans les années 1960 et que Savard a continué de propager dans ses travaux subséquents. À cet égard, son *Tardivel* reste de loin la

11. Mason WADE, *The French Canadians, 1760-1945*, Toronto, Macmillan, 1956, 1136p. (2 vols); édition révisée, 1968; traduction: *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1963, (2 vols); 2^e édition, 1966. H.-Livingstone ROBERTSON, *The Ultramontane Group in French Canada, 1867-1886*, thèse de maîtrise, Queen's University, 1952, 311p. Fernand OUELLET, « L'enseignement primaire: responsabilité des Églises ou de l'État? (1801-1836) », *Recherches sociographiques*, II, 2, 1961: 171-187; « Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, IV, 1, 1963: 47-70.

12. Robert (Philippe) SYLVAIN, *La vie et l'œuvre de Henry de Courcy (1820-1861)*, premier historien de l'Église catholique aux États-Unis, Québec, PUL, 1955, 349p.; Alessandro Gavazzi, *op. cit.*

13. Philippe SYLVAIN, « Libéralisme et ultramontanisme au Canada français: affrontement idéologique et doctrinal (1840-1865) », dans: W.L. MORTON (éd.), *Le Bouclier d'Achille*, Toronto, McClelland & Stewart, 1968: 111-138 et 220-255; « Les débuts du *Courrier du Canada* et les progrès de l'ultramontanisme canadien-français », *Les Cahiers des Dix*, 32, 1967: 255-278; « Auguste-Eugène Aubry (1819-1899) », *Les Cahiers des Dix*, 35, 1970: 191-220; « Cyrille Boucher, disciple de Louis Veillot, 1834-1865 », *Les Cahiers des Dix*, 37, 1972: 295-317; « Un adversaire irréductible du clergé canadien-français au dix-neuvième siècle: Joseph Doutre », *Les Cahiers des Dix*, 41, 1976: 109-125. (Voir aussi les articles cités à la note 2.)

14. Pierre SAVARD, *Jules-Paul Tardivel...*, *op. cit.*

contribution la plus significative que le Québec ait produite sur l'histoire du catholicisme de cette période. On peut d'ailleurs regretter que Savard n'ait plus rien publié d'important sur ce sujet depuis : ses divers articles¹⁵ ne font que prolonger son *magnum opus*, et il est caractéristique que sa contribution aux *Mélanges Sylvain* parle de l'Italie (et donc d'ouverture sur l'extérieur) plutôt que d'ultramontains canadiens-français, pourtant le thème de l'ouvrage...

Ces travaux de Sylvain et de Savard sont au cœur d'une première série de recherches sur les idéologies qui va de 1967 à 1971. On peut y rattacher les thèses de Monet et de Désilets, qui éclairent les liens — et les tensions — entre conservateurs et ultramontains, de même que le premier volume sur les *Idéologies au Canada français, 1850-1900* (1969), le plus novateur de la série, qui s'attachait à illustrer l'antagonisme libéral-ultramontain à travers les journaux.¹⁶ On remarquera que tous ces travaux sur les « bleus » sont issus de la très sage Université Laval. Il fallait qu'une « réponse » vînt de Montréal : ce furent *Les Rouges* de Jean-Paul Bernard (1971), qui clôt avec éclat cette première période de travaux sur les idéologies au XIX^e siècle.¹⁷ C'est précisément dans la grande région de Montréal que les Rouges avaient connu des succès, surtout dans la douzaine d'années qui va de 1851 à 1863. Par une fine analyse des résultats électoraux, des débats publics et de la presse, Bernard réussit à jeter une lumière vive sur la tradition libérale de cette époque. Sujet capital pour l'étude de l'ultramontanisme, car on ne dira jamais assez combien les adversaires aident une idéologie à s'affirmer et, dans ce cas-ci, à triompher. Au terme de ce premier ensemble de travaux, les positions sont bien marquées, l'affrontement entre libéraux et ultramontains bien campé ; un colloque de la R.H.A.F. et un collectif du Boréal Express préparé par Bernard sur *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*¹⁸ constituent le point d'orgue sur ce premier bouillonnement qui coïncide, notons-le, avec une période où le débat idéologique s'est le plus exacerbé au Québec, notamment dans les universités.

15. Regroupés dans : Pierre SAVARD, *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1980, 196p.

16. Jacques MONET, *The Last Cannon Shot. A Study of French-Canadian Nationalism, 1837-1850*, Toronto, U.T.P., 1969, 422p., (traduction : *La première révolution tranquille : le nationalisme canadien-français, 1837-1850*, Montréal, Fides, 1981, 501p.); « French-Canadian nationalism and the challenge of ultramontanism », Canadian Historical Association, *Historical Papers*, 1966 : 41-55. Andrée DÉSILETS, *Hector-Louis Langevin, un Père de la Confédération canadienne (1826-1906)*, Québec, PUL, 1969, 461p. Fernand DUMONT et al., *Idéologies au Canada français, 1850-1900*, Québec, PUL, 1971, 327p., (d'abord publié dans *Recherches sociographiques*, X, 2-3, 1969).

17. Jean-Paul BERNARD, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, PUQ, 1971, 395p.

18. « Libéralisme et ultramontanisme au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXV, 2, 1971 : 239-251, (contributions de SYLVAIN, BERNARD et HARDY). Jean-Paul BERNARD (éd.), *Les idéologies québécoises au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, 151p., (contributions de OUELLET, DUMONT, BRUNET, BOURQUE et FRENETTE et SYLVAIN).

Rien d'étonnant dès lors à ce qu'une série de professeurs d'université se soient lancés dans des thèses de doctorat sur l'un ou l'autre aspect de la question, tentant surtout de fournir une nouvelle interprétation d'événements déjà connus pour l'essentiel. Le plus provoquant n'a pas vu sa thèse publiée, mais plusieurs articles permettent d'en saisir le sens. Il s'agit de Roberto Perin qui, avec une belle énergie, s'évertue à « réhabiliter » M^{gr} Bourget et à en faire le héraut d'une Église séparée de l'État. La démonstration ne manque pas de panache et, surtout, elle puise à des sources jusque-là inexplorées : les Archives de la Propagande à Rome, qui venaient de s'ouvrir aux chercheurs pour le pontificat de Pie IX (1846-1878). Si elle aide à mieux comprendre la situation des protagonistes de la querelle du démembrement de la paroisse Notre-Dame à Montréal, la thèse de Perin n'est pas parvenue à convaincre. Notons cependant qu'elle paraît assez proche des conceptions de Gadille sur les relations Église-État. Mais au Québec, Perin apparaît plutôt comme un franc-tireur isolé, tant l'ultramontanisme de Bourget semble lui avoir aliéné le courant dominant des idéologues historiens... Trois grandes thèses sur l'ultramontanisme ont paru entre 1978 et 1980 : celles d'Eid, de Hardy et de Voisine. Parties des faits mis en lumière par Sylvain, Savard et Bernard, ces thèses tentent d'« exorciser », si je puis dire, le démon de l'ultramontanisme et l'influence (néfaste) qu'il a pu exercer sur l'évolution du Québec. Il ne faudrait cependant pas les assimiler à un modèle unique, et il est bon de les examiner une à une pour en saisir le dessein et la trajectoire propres.

La thèse de René Hardy¹⁹ est peut-être celle qui s'avance le plus résolument, en présentant l'aventure apparemment innocente des zouaves comme « une stratégie de diffusion de l'ultramontanisme » (p. 11). Grâce au zèle de M^{gr} Bourget, le clergé peut former l'opinion publique, lancer un mouvement, vaincre les résistances (y compris celles de l'archevêché de Québec et de Rome elle-même !), envoyer en Europe sept détachements totalisant quelque cinq cents zouaves, encadrer étroitement ces recrues, enfin et surtout, assurer par des manifestations, des quêtes et des correspondances de presse le culte de Pie IX et la diffusion de l'idéologie ultramontaine. La conclusion coule alors de source : « L'ultramontanisme au Québec [n'appartient] pas aux phénomènes de génération spontanée. Au contraire, c'est à la suite d'une vaste campagne de propagande orchestrée par les détenteurs du pouvoir socio-politique que le courant ultramontain s'est répandu dans les couches populaires. » (P. 236.) Et l'ouvrage se termine en montrant les mésaventures de l'Union Allet, premiers d'une longue série de déboires que connaîtront les ultramontains *stricto sensu* dans les années 1870 et 1880. Comment ne pas être frappé, à quelques années de distance, de voir une idéologie (celle des universitaires des années 1970) en

19. René HARDY, *Les zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIX^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1980, 312p.

décrire une autre (l'ultramontanisme de Bourget), les deux étant issues presque au même titre de la classe qui définit l'idéologie dominante de son temps ? Ceci dit sans remettre aucunement en cause la richesse indéniable des recherches et des analyses de Hardy.

L'interprétation des *Zouaves* se prolonge dans les études de Hardy, Gagnon et leurs étudiants sur les cahiers de prône, le travail des curés dans les paroisses étant vu là aussi comme une stratégie d'encadrement et de contrôle social des fidèles par les retraites, les dévotions, les pèlerinages, les prescriptions morales, l'éducation scolaire et le bon usage du temps libre. Ici encore, les affirmations sont servies sur le ton le plus assuré :

« L'homme en situation de domination a ainsi pu calmer sa condition aliénante grâce au message religieux et à ses promesses de bonheur éternel. Dans le cadre paroissial, le curé a exercé facilement et incarné sans concurrence, ou presque, une forme d'encadrement autoritaire que nous qualifions de cléralisme, c'est-à-dire cet abus de pouvoir assez peu apparenté au message évangélique. »²⁰

C'est dans la même veine que se situent les travaux de Nadia F.-Eid;²¹ remarquons au passage que ces professeurs sont de l'Université du Québec, chaque université se colorant de sa propre teinte idéologique, surtout en ce début des années 1970.

Tout le monde parlait d'ultramontanisme : Nadia Eid s'est donné la peine de lire les écrits des ultramontains québécois pour présenter « une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle », le « milieu » désignant ici les années 1848-1871. L'étude est menée systématiquement, avec intelligence, finesse et nuances. La conclusion n'en reste pas moins la même, au sujet de cette idéologie ultramontaine : « [...] il s'agit d'un discours et d'une pratique visant à assurer au clergé un pouvoir hégémonique accru au sein de la société canadienne-française » (p. 283). Dans son substantiel compte rendu de cet ouvrage,²² Sylvain soulève un point qui me paraît fondamental : c'est que tous les « idéologues ultramontains » sont mis ici dans le même sac. Il devient alors

20. Serge GAGNON, René HARDY et al., *L'Église et le village au Québec, 1850-1930. L'enseignement des Cahiers de prênes*, Montréal, Leméac, 1979, 174p. ; p. 30. L'article de Gérard BOUCHARD sur l'action de Eudistes à Chicoutimi au début du XX^e siècle va dans le même sens : « Les prêtres, les capitalistes et les ouvriers à Chicoutimi (1896-1930) », *Le Mouvement social*, 112, 1980 : 5-23, (d'abord présenté au 6^e Colloque des religions populaires : « Sur l'Église catholique et l'industrialisation au Québec : la religion des Eudistes et les ouvriers du bassin de Chicoutimi, 1903-1930 », *Protée*, V, 1-2, 1976 : 31-43).

21. Nadia FAHMY-EID, « Ultramontanisme, idéologie et classes sociales », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXIX, 1, 1975 : 49-68 ; *Le clergé et le pouvoir politique au Québec. Une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1978, 318p.

22. « Compte rendu », dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXXIV, 1, 1980 : 105-110.

facile (sans qu'il y ait là la moindre mauvaise intention) de prêter à tous les propos des plus « excités » d'entre eux : je pense à un Alexis Pelletier ou au journal *Le Nouveau Monde* de 1868 à 1871. Il faut départager ce groupe, nous dit Sylvain, « en au moins deux sous-groupes : les exagérés ou intransigeants et les modérés ou réalistes » (p. 107). Les textes les plus excessifs apparaissent d'ailleurs en 1871, qu'on peut peut-être considérer comme le sommet de ce mouvement ultramontain au Québec. Cette vision d'une hégémonie idéologique des ultramontains, rendue plausible par leur victoire si manifeste sur les libéraux de l'Institut canadien, débouche naturellement sur l'affirmation que le clergé québécois constitue « un groupe social distinct » (p. 17), question qui fait l'objet de bien des débats, même si Eid s'efforce de réfuter les deux principales objections : la participation de nombreux laïcs au mouvement ultramontain et la provenance du clergé de toutes les classes de la société québécoise. On parlera dans le vide dans ce domaine tant qu'on ne disposera pas de solides études sur la provenance — et l'appartenance — sociale du clergé.²³ Au delà de ces objections, et sans nier la force des analyses d'Eid, notamment sur « le poids du langage », la principale objection que je ferais à son étude est de ne pas suffisamment distinguer les courants à l'intérieur de ce qu'elle désigne comme étant l'ultramontanisme au Québec. C'est d'ailleurs un reproche qu'on peut adresser à l'ensemble des travaux québécois sur la question et, au risque de passer pour un « colonisé », je dirai que les chercheurs français nous fournissent en cette matière un modèle, en traçant à travers l'opinion — qu'elle soit catholique ou autre — des nuances qui distinguent les courants et les tendances avec une science et une finesse qui laissent loin derrière certaines généralisations dont l'historiographie québécoise semble encore se contenter.

En ce sens, la thèse de Nive Voisine — la troisième grande thèse dont je veux parler dans cette période 1978-1982 — me paraît marquer un nouveau départ. Elle se présente comme la première partie d'une biographie de Louis-François Laflèche (1818-1878), mais en réalité elle vise beaucoup plus à brosser un tableau du monde ecclésiastique québécois à partir de 1860, et en particulier de l'épiscopat.²⁴ Cet aspect prédomine à partir du moment où Laflèche devient évêque en titre de Trois-Rivières (1870) : on le voit se ranger dans le clan de M^{sr} Bourget, appuyer le Programme catholique, se lancer dans le combat

23. On dispose déjà de quelques études : Serge GAGNON et Louise LEBEL-GAGNON, « Le milieu d'origine du clergé québécois, 1775-1840 : mythes et réalités », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXXVII, 3, 1983 : 373-397. Jean ROY, « Le clergé nicolétain, 1885-1904 : aspects sociographiques », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXXV, 3, 1981 : 383-395. Pierre Jacques préparerait un travail semblable pour Chicoutimi.

24. Nive VOISINE, *Louis-François Laflèche, deuxième évêque de Trois-Rivières*, I. *Dans le sillage de Pie IX et de M^{sr} Bourget, 1818-1878*, Saint-Hyacinthe, Edisem, 1980, 320p. ; voir aussi : « L'épiscopat québécois au moment de la formation du diocèse de Sherbrooke », S.C.H.E.C., *Sessions d'étude*, 41, 1974 : 25-41.

contre le libéralisme, s'opposer à son archevêque Taschereau qui, lui, appuie ouvertement le démembrement de Trois-Rivières et l'érection d'un diocèse à Nicolet ; le livre s'achève sur tout le battage qui entoure la mission du délégué apostolique Conroy (1877).²⁵ Le travail s'appuie sur un dépouillement de sources considérables, tant à Trois-Rivières et à Nicolet qu'à Québec, Montréal et Rimouski, sans oublier Rome (Archives de la Propagande). N'y a-t-il là que querelles ecclésiastiques de second ordre, alors que sur le fond, sur l'essentiel, sur le projet de société, tous ces évêques, tous ces clercs partagent fondamentalement le même dessein, comme l'affirme Eid ? C'est ce qu'on pourrait penser en lisant la conclusion de Voisine sur la question de l'épiscopat (pp. 287-288). Il y fait une mise au point qui, venant du meilleur connaisseur des réalités ecclésiastiques du XIX^e siècle québécois, ne manque pas de poids. Voisine propose de délaissier le traditionnel clivage des clercs québécois entre ultramontains (Bourget, Laflèche) et libéraux (l'Université Laval, Taschereau). Pour lui, tout le clergé, tout l'épiscopat en tout cas, est ultramontain, cette doctrine se caractérisant par la croyance en la supériorité de la société religieuse sur la société civile et le rejet des principes issus de la Révolution. Les divergences profondes à l'intérieur de l'épiscopat s'expliqueraient plus par une attitude différente sur l'application des principes, les uns étant modérés, les autres intransigeants. Au lieu de parler de libéraux et d'ultramontains, il faudrait plutôt distinguer entre ultramontains modérés et ultramontains intransigeants. À l'intérieur de ces derniers, on peut même isoler des « fanatiques », les Désilets, Villeneuve, Pelletier et autres de même farine. Ce qui a tout mêlé, c'est que les ultramontains intransigeants accusent sans cesse leurs adversaires modérés du péché du « libéralisme catholique ».

Du bon usage de l'« ultramontanisme »

C'est à partir de ces conclusions de Voisine que je voudrais amorcer la dernière partie de cet article, qui tentera de cerner l'application du mot « ultramontanisme » au Canada français, l'usage précis qu'on devrait en faire aujourd'hui. Il me paraît en effet avoir pris chez nous une telle extension qu'il est en train de devenir, pour certains, un synonyme de catholicisme, du moins pour les années 1840-1960. C'est le cas, pour n'en citer qu'un, de Roger Lapointe, qui apporte par ailleurs des notions fort éclairantes sur le statut de ce discours idéologique. Pour lui, la cause est entendue : « Il y a [...] un point fondamental sur lequel un véritable consensus s'est dégagé, savoir que le règne de l'ultramontanisme s'étend sur une période d'environ cent ans, soit de 1850 à

25. VOISINE a également publié des articles sur ces questions : « Rome et le Canada : la mission de M^{gr} Conroy », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXXIII, 4, 1980 : 499-519 ; « La création du diocèse de Nicolet (1885) », *Les Cahiers nicolétains*, V, 1, 1983 : 3-41, et VI, 4, 1984 : 146-214.

1950 environ. »²⁶ Je poserais à ce sujet deux questions. À qui doit-on appliquer le terme d'« ultramontain » au XIX^e siècle ? Peut-on encore parler à bon droit d'ultramontanisme au XX^e siècle ? J'aimerais soumettre là-dessus des hypothèses qui s'appuient moins sur le dépouillement des sources du XIX^e siècle que sur une réflexion générale sur l'histoire religieuse du Québec entre 1840 et 1960.

Et d'abord, qui est ultramontain au Québec au XIX^e siècle ? Pour ma part, je préfère réserver ce terme à ceux qui se sont proclamés tels, soit parce qu'ils voulaient suivre en tout le modèle romain et affirmer au maximum l'autorité et les droits du catholicisme dans la société, soit parce qu'ils pourfendaient les moindres traces de libéralisme, et surtout celui qu'ils dénonçaient comme le libéralisme catholique. Ce sont ceux que Voisine appelle les intransigeants, incluant les fanatiques. Je nommerai les autres « catholiques modérés », parce que leur action ne porte pas sur les enjeux « ultramontains » : pour eux, l'attachement au pape ou l'affirmation du catholicisme dans la société sont choses acquises, qu'il convient de perfectionner et d'étendre, mais qui n'ont pas à faire l'objet de débats et de revendications sur la place publique.

La présentation la plus nuancée et la plus juste sur l'ultramontanisme me paraît celle de la synthèse de Linteau/Durocher/Robert (1979).²⁷ Dans la section qui traite des idéologies, on place les élites sous le signe d'« un conservatisme généralisé », et on décrit l'ultramontanisme comme un « ultra-conservatisme », en insistant sur le fait que les idées ultramontaines rencontrent des résistances à la fois à l'intérieur du clergé (chez les modérés) et chez les hommes politiques (on pense aux conservateurs). On conclut — avec justesse, me semble-t-il — qu'« en créant une pression constante, les ultramontains contribuent sans doute à accentuer le conservatisme social des groupes dirigeants » (p. 316).

Il faut par ailleurs distinguer à l'intérieur de l'ultramontanisme deux éléments qui me paraissent fort différents, même si l'on peut établir des liens entre eux. Il y a d'une part ce que j'appellerais *l'ultramontanisme doctrinal*, celui qui prêche les bons principes à temps et à contretemps et qui pourfend le libéralisme qu'il voit partout. Mais il y a aussi *l'ultramontanisme populaire*, ce large courant spirituel, cette mentalité, si je puis dire, qui se répand comme une traînée de poudre à partir du romantisme et remplace la spiritualité austère, ascétique, de l'École française du XVII^e siècle ou le rigorisme issu de la Réforme. Avec cet ultramontanisme-là, que l'historiographie religieuse est à remettre en lumière depuis dix ans, la religion devient plus aimable, très proche

26. Roger LAPOINTE, « L'ultramontanisme au Québec — ou quand la doctrine se trouve décalée au rang d'une idéologie », *SR-Sciences religieuses*, 8, 1979, p. 420.

27. P.-A. LINTEAU, R. DUROCHER et J.-C. ROBERT, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal Express, 1979, pp. 314-316.

des gens. Elle adopte la morale de Saint Alphonse de Liguori,²⁸ encourage les grandes manifestations extérieures de la foi, qui prennent un caractère festif, elle revêt un caractère populaire, pour ne pas dire populiste : dévotions, pèlerinages, apparitions de la Vierge, petite littérature pieuse, reliques...²⁹ Un clergé plus près du peuple et issu de ses rangs, peu instruit la plupart du temps, tolère ou encourage des pratiques qu'auraient honnies les intellectuels, catholiques libéraux et autres aristocrates de la religion « pure et en esprit »... Cet ultramontanisme, qu'on dénomme souvent « piété ultramontaine »,³⁰ s'est répandu tant en France qu'au Québec. On ne s'étonne pas qu'il se soit attaché à la personne du pape, ni qu'il ait trouvé son héraut dans un journaliste comme Louis Veuillot, si près du bas clergé et des petites gens.³¹

On pourrait croire que l'ultramontanisme populaire n'a pas encore été étudié au Québec. Cela reste largement vrai, quoiqu'un ouvrage comme celui de Hardy apporte sur ce sujet une solide et précieuse contribution. On trouve par ailleurs, dans le domaine des études sur les idéologies québécoises du XIX^e siècle, cinq autres thèses qui permettent d'ajouter de nouvelles nuances à ce propos. Elles ne concernent pas directement l'ultramontanisme, mais jettent sur le débat qui nous occupe une lumière qui, pour être indirecte, n'en est pas moins éclairante. Notons au passage qu'elles ont été publiées entre 1974 et 1983, ce qui les situe dans le dernier groupe de travaux que nous venons d'examiner. Vient d'abord l'ouvrage de Jean-Louis Roy sur le libraire E.-R. Fabre.³² Ce travail

28. Jean GUERBER, *Le ralliement du clergé français à la morale ligurienne. L'abbé Gousset et ses précurseurs (1785-1832)*, Rome, Université Grégorienne, 1973, 378p.

29. Cette transformation de la religion a été beaucoup étudiée en France. Parmi tant d'autres, citons Yves-Marie HILAIRE, *Une chrétienté au XIX^e siècle ? La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras (1840-1914)*, Villeneuve-d'Ascq, Publications de l'Université de Lille III, 1977, 1020p. (2 vols) ; voir surtout le chapitre XI du tome 1 : « Vers une chrétienté ? La christianisation des masses et la nouvelle religiosité » : 373-416. Voir aussi l'analyse générale de Michel LAGRÉE, « Religion populaire et populisme religieux au XIX^e siècle », dans : Jean DELUMEAU (dir.), *Histoire du peuple chrétien*, II, Toulouse, Privat, 1979 : 157-178. Pour une revue récente de cette littérature, voir : Guy LAPERRIÈRE, « Religion populaire, religion de clercs ? Du Québec à la France, 1972-1982 », dans : Benoît LACROIX et Jean SIMARD (dir.), *op. cit.* : 19-51.

30. Claude SAVART a signalé le caractère équivoque de cette expression. Analysant les manifestations de la spiritualité en France entre 1840 et 1880, il relève deux traits majeurs : le retour de l'affectivité et la place faite à la dimension collective de la vie chrétienne. Peu de chose qui provienne de l'Italie ou qu'il faille rattacher à la dévotion au pape. Rien d'ultramontain, en somme. Mais l'expression restera, parce qu'elle est commode, de même qu'« on n'a pas renoncé à parler du style "gothique" quand on s'est aperçu que les Goths n'y étaient pour rien... ». Voir : « Autour de la "piété ultramontaine". Bulletin critique », *Revue d'histoire de l'Église de France*, LXX, 184, 1984 : 199-203.

31. Sur l'émotion soulevée par la mort de Veuillot en 1883, voir : Émile POULAT, « La mort de Louis Veuillot », *Revue d'histoire ecclésiastique*, LXVII, 1972 : 5-25.

32. Jean-Louis ROY, *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien (1799-1854). Contre l'isolement et la sujétion*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1974, 220p.

constitue, à ma connaissance, ce qui s'est fait de mieux au Québec sur la diffusion du livre au XIX^e siècle.³³ On y voit l'importance du livre religieux (53% de l'inventaire en 1854-1855), principalement d'importation française, les maisons Gaume et Mame constituant les principaux fournisseurs ; 75% de ces ouvrages religieux importés sont, soit des manuels de piété (36%), soit des titres traitant de spiritualité ou de dévotions diverses (39%). Piété « ultramontaine » probablement, mais rien là qui subodore l'ultramontanisme idéologique ou doctrinal. D'autant — paradoxe suprême — que Fabre est l'un des plus fervents soutiens de l'idéal patriote. Roy explique ce paradoxe en montrant comment toute l'existence de Fabre s'unifie autour de sa réussite économique. Mais quel que soit le chemin par lequel on y arrive, on voit ici la montée d'une vague de fond religieuse qui déborde de loin les débats libéraux-ultramontains, qui apparaissent dès lors comme un épiphénomène.

La même conclusion peut être dégagée de l'étude de Marcel Lajeunesse sur l'action culturelle des Sulpiciens à Montréal, de 1840 à 1910.³⁴ Dans son analyse, Lajeunesse ne dépasse pas le schéma traditionnel de l'antagonisme libéraux-ultramontains. Effectivement, on ne niera pas que la période la plus vigoureuse du Cabinet de lecture fut celle où il s'opposa à l'Institut canadien (1857-1867). Mais ne peut-on pas voir aussi que les multiples œuvres mises sur pied par les Sulpiciens (bibliothèques, conférences, cercles littéraires) sont beaucoup plus destinées à étendre l'influence catholique en général, ou encore à faire œuvre d'éducation, qu'à nourrir un débat idéologique, où d'ailleurs leurs intérêts et leur spiritualité ne rencontraient guère ceux de M^{gr} Bourget ?

Et ne peut-on pas dire la même chose des historiens du XIX^e siècle étudiés par Serge Gagnon ?³⁵ Il est vrai qu'on trouve dans l'historiographie un courant libéral, symbolisé par Garneau ou Sulte, rapidement submergé par une vague d'historiens conservateurs. Si Gagnon montre bien comment ces derniers — les Faillon, Ferland, Casgrain — ont « fabriqué » une histoire essentiellement cléricale, on ne voit pas que cet effort soit spécifiquement ultramontain. C'est d'ailleurs ce qui lui permettra de connaître un tel succès : le conservatisme et le cléricanisme dont ils se font les chantres sont caractéristiques du catholicisme dans son ensemble, bien plus que de l'ultramontanisme.

33. Pour un contexte d'ensemble et l'état des recherches en cours, voir : Yvan LAMONDE (dir.), *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (XVIII^e-XX^e siècles)*, Québec, I.Q.R.C., 1983, 368p. Sur l'édition religieuse en France, on dispose de l'étude fondamentale de Claude SAVART, *Les catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985, 718p.

34. Marcel LAJEUNESSE, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, 280p.

35. Serge GAGNON, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, PUL, 1978, 474p.

L'une des affaires qui occupe presque toute la seconde moitié du XIX^e siècle est la querelle universitaire. Dans la thèse qu'il lui a consacrée, André Lavallée fait assez peu de place à l'ultramontanisme.³⁶ Bien qu'il ne l'ait guère démontré, il nie que ce conflit ait quoi que ce soit à voir avec l'opposition entre « libéraux » et ultramontains. Il y voit plutôt une question de gros sous et une expression de la rivalité traditionnelle entre Québec et Montréal. Je ne suis pas sûr que cette querelle universitaire ne comporte pas un aspect idéologique de conflit entre tempéraments modérés et ultramontains. Mais ni le livre de Lavallée, pour les années 1876-1891, ni l'étude de Léon Pouliot pour la période antérieure (1851-1876),³⁷ n'analysent les choses sous cet aspect, s'en tenant l'un et l'autre à la narration des faits.

Il en va tout autrement de la thèse de Gabriel Dussault sur *Le Curé Labelle*, peut-être une des plus fortes à avoir été rédigées en ces années qui n'en ont pourtant pas manqué.³⁸ Labelle a été mêlé à la querelle universitaire; il a séjourné en France et à Rome. Pourtant, le thème de l'ultramontanisme est absolument absent de l'ouvrage de Dussault. Il est vrai que celui-ci traite de messianisme et de colonisation, et que ces thèses ne rencontraient pas d'adversaires chez les Canadiens français. On notera cependant que, dans le cercle de ceux qui partageaient avec Labelle son utopie de reconquête du Canada par les Canadiens français, se trouvaient des esprits libéraux ou anticléricaux comme Arthur Buies ou Onésime Reclus.

En somme, les études faites au ras le sol sur la fin du XIX^e siècle québécois semblent le démontrer : l'ultramontanisme au sens plein, au sens fort, est une espèce en voie de régression à partir des années 1880. Seul un groupe relativement restreint s'y attache comme à un drapeau : autour de M^{gr} Laflèche, il rassemble les Trudel, Tardivel, Réticius, Grenier, avec, en France, un M^{gr} Justin Fèvre et, au Manitoba, un dom Paul Benoît.

En ce qui concerne l'aspect doctrinal, réservons donc ce terme d'« ultramontanisme » aux seuls catholiques intransigeants. Autrement, comment nous y retrouverions-nous? N'oublions pas, par exemple, que le terme « ultramontain » est aussi utilisé en politique, pour désigner ceux qu'on appelle plus familièrement les « castors ». Tout cela porte la marque d'une époque : les années 1870-1890; gardons aux mots un sens précis et ne les faisons pas déborder impunément sur des réalités autres.

36. André LAVALLÉE, *Québec contre Montréal. La querelle universitaire, 1876-1891*, Montréal, PUM, 1974, 261p. ; résumé dans : *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XXVI, 1, 1972 : 67-81.

37. Léon POULIOT, « Vingt-cinq années de luttes universitaires (1851-1876) », dans : *Monsieur Bourget et son temps*, V, Montréal, Bellarmin, 1977 : 47-286.

38. Gabriel DUSSAULT, *Le Curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec, 1850-1900*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1983, 392p.

Si donc on tente — rapidement et schématiquement — de broser un tableau du XIX^e siècle idéologique québécois, on situera l'apparition de l'ultramontanisme avec Lartigue, son développement et son épanouissement avec Bourget, particulièrement dans l'affrontement avec les Rouges de *L'Avenir* et de l'Institut canadien, qu'on peut considérer comme des libéraux radicaux. Ce courant régresse considérablement au moment de la Confédération et c'est vers 1870, avec le mouvement zouave et la définition de l'infailibilité pontificale au Concile du Vatican, que l'ultramontanisme connaît son sommet. C'est alors qu'au Québec, des *zelanti* veulent le pousser plus loin, vers le Programme catholique, vers l'intervention du clergé en politique. Ces nouveaux croisés, qu'ils soient intransigeants ou fanatiques, avec Bourget puis Laflèche à leur tête, ne subissent à partir de 1871 que défaite sur défaite, en religion comme en politique, de telle sorte qu'après le décès des Trudel ou des Laflèche, à la fin du siècle, il n'en reste à peu près plus rien.³⁹

On devine dès lors quelle réponse je suis porté à donner à la seconde question : peut-on encore parler d'ultramontanisme au Québec au XX^e siècle ? À la fin de sa synthèse sur l'ultramontanisme, Voisine semble répondre affirmativement : « Désormais [au XX^e siècle...], les ultramontains, sans se désigner comme tels, continuent à influencer fortement la société québécoise jusqu'à l'aube de la Révolution tranquille. »⁴⁰ Par ailleurs, dans le tome I de *l'Histoire du catholicisme québécois au XX^e siècle* de Hamelin et Gagnon (1898-1940),⁴¹ l'index thématique fait une bonne place à l'ultramontanisme, avec une dizaine de mentions, parmi des concepts comme capitalisme, cléricanisme, nationalisme ou intransigeantisme... L'examen des différents passages signalés à la rubrique « ultramontanisme » révèle cependant que le mot est employé pour évoquer soit l'attachement à Rome — qui est incontestable — soit des attitudes qui rappellent la thèse ultramontaine de la supériorité de la société religieuse sur la société civile, ou une certaine intransigeance face à l'État. Dans tous les cas, on peut facilement se passer du mot. Quant à Voisine, j'aime bien

39. Dès 1966, SAVARD brossait au début d'un de ses articles une synthèse à peu près semblable : « L'ultramontanisme constitue le courant idéologique le plus marquant dans le Canada français de la seconde moitié du XIX^e siècle. Transporté au Canada et adapté à nos conditions par M^{gr} Bourget surtout et par ses disciples comme M^{gr} Laflèche, l'ultramontanisme connaît son heure de gloire au cours des années 1870. Les trente dernières années du siècle voient le recul progressif des ultramontains — le problème national relègue au second plan les conflits religieux — mais le catholicisme et la mentalité canadienne-française restent marqués de façon durable. » (« Le Cercle catholique de Québec, 1876-1897 », reproduit dans : *Aspects du catholicisme canadien-français au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 99.)

40. Nive VOISINE, « L'ultramontanisme canadien-français au XIX^e siècle », dans : *Les ultramontains canadiens-français*, *op. cit.*, p. 101.

41. Jean HAMELIN et Nicole GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois. Le XX^e siècle*, I. 1898-1940, Montréal, Boréal Express, 1984, « Index thématique » : 503-504.

qu'il ait précisé : « sans se désigner comme tels », car effectivement, à mon sens, ils ne sont pas « tels ».

L'ultramontanisme, terme propre au XIX^e siècle, désigne une attitude militante contre des adversaires, d'abord réels, les gallicans, les libéraux, puis, après 1870, imaginaires, les libéraux catholiques. Au début du XX^e siècle, les catholiques militants et la hiérarchie considèrent l'Église comme une forteresse bien établie qu'il faut défendre contre des assauts extérieurs. Je décrirais plutôt ce catholicisme comme un catholicisme de défense religieuse. Cependant, ce terme m'agace un peu, car il évoque un catholicisme de repli, frileux, recroquevillé sur lui-même. Il est vrai que cela sera le fait d'une certaine presse : *La Croix*, les *Semaines religieuses*, *L'Action catholique*,⁴² mais, fondamentalement, ce catholicisme est triomphant, sûr de lui, ouvert sur l'extérieur (qu'on pense aux missions) : en somme, on construit au Québec, avec fébrilité, assurance et vigilance, la société catholique, le Royaume du Christ sur terre. La manifestation la plus typique en est le Congrès eucharistique international de Montréal en 1910.⁴³ Les deux nouveaux archevêques du Québec symbolisent à merveille cette nouvelle attitude : le tandem Bégin/Bruchési remplace à tous les points de vue le duo — on dirait plutôt duel — Taschereau/Lafèche. On affirme autant qu'on peut la société catholique et ses droits, mais on évite à tout prix les querelles internes publiques et les conflits ouverts avec l'État que semblaient tant affecter les ultramontains.

Mais, m'objectera-t-on, n'y a-t-il pas de fortes personnalités catholiques du XX^e siècle qui sont typiquement ultramontaines ? On pense à des hommes comme Chapais (1859–1946), Paquet (1859–1942), Bourassa (1868–1952), ou même Groulx (1878–1967). Effectivement, par plus d'un côté, ils peuvent apparaître comme des ultramontains égarés au XX^e siècle. Il suffit d'évoquer le combat de Chapais contre le rétablissement d'un Ministère de l'instruction publique, les prises de position de Paquet ou de Bourassa contre l'instruction obligatoire, la loi de l'assistance publique ou le suffrage féminin, le nationalisme catholique de Groulx, héritier direct de celui de Tardivel. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de nier que l'ultramontanisme ait exercé une influence ou eu des héritiers au XX^e siècle : cela est évident. Je pense cependant que le catholicisme du premier XX^e siècle a une couleur différente, que le contexte a changé et que

42. Richard JONES, *L'idéologie de «L'Action catholique» (1917–1939)*, Québec, PUL, 1974, 359p. Philippe REID, « La Croix, 1923–1924 », dans : *Idéologies au Canada français, 1900–1929*, Québec, PUL, 1974 : 45–83. Reid fait surtout ressortir l'antisémitisme de *La Croix* en 1923–1924. Il serait utile d'étudier ce journal dirigé par Joseph Bégin, le gendre de Tardivel, à ses premières années (1903–1910), pour bien saisir la couleur de son catholicisme. Par ailleurs, à ma connaissance, aucune étude n'a été faite sur les *Semaines religieuses* de Québec et de Montréal, dont on ne sait trop si leur audience dépassait le cercle étroit des ecclésiastiques.

43. Voir, notamment, la somme incroyable que constituent les Actes du *XXI^e Congrès eucharistique international de Montréal* (Montréal, Beauchemin, 1911, 1102p.).

les nuances qui divisent l'opinion ne sont plus les mêmes. Ainsi, un homme comme L.-A. Paquet a reçu une solide formation à Rome et introduit le thomisme au Canada.⁴⁴ C'est dans cette veine, plus abstraite et théorique en un sens, qu'il faut interpréter son *Droit public de l'Église* (4 volumes, 1908-1915), qui affirme effectivement la supériorité de la société religieuse sur la société civile. Il n'y a pas là de polémique, mais affirmation sûre d'elle-même, professorale, d'une vérité tirée directement du thomisme et qui, naturellement, recevra ici et là des applications concrètes. De même, Bourassa défendra un certain nombre de positions sociales qui tiennent beaucoup plus, à mon sens, du conservatisme que de l'ultramontanisme. On notera par ailleurs que la fondation du *Devoir* (1910) n'a rien d'ultramontain, bien au contraire. Thomas Chapais apparaît lui aussi comme l'incarnation parfaite du conservatisme, qu'il soit politique ou social. Quant à Groulx, il suffit d'évoquer son engouement pour Montalembert pour mesurer la distance qu'il a prise avec les ultramontains du XIX^e siècle.⁴⁵ Au contraire, on peut dire qu'avec son action militante pour un engagement véritable des chrétiens — on pense à sa « croisade d'adolescents » de 1903 — il représente à merveille ce nouveau catholicisme du début du XX^e siècle, qui va se lancer dans l'action sociale.

En somme, je crois qu'on a tout avantage à réserver le terme d'ultramontanisme au XIX^e siècle et, à l'intérieur de celui-ci, aux seuls intransigeants : les Lartigue, Bourget, Laflèche, Alexis Pelletier, F.-X.-A. Trudel, Réticius, Tardivel, en somme, à tous ceux dont traite si à propos le livre sur *Les ultramontains canadiens-français*, qui est à l'origine de cette discussion.

Au moment où je relis ces notes, je reçois de Nicole Gagnon, à qui je les avais soumises, des remarques qui me paraissent si stimulantes que je ne résiste pas à l'envie de les reproduire en substance ici :

« Il serait temps de dénoncer le prétendu "consensus" sur le règne de l'ultramontanisme jusque dans les années 1950 et d'établir que le catholicisme des années 1910 en montant est tout autre chose. L'Église québécoise de 1898 est sans doute ultramontaine ; celle de 1910, à mon sens, ne l'est plus. Ceci dit, j'admettrais facilement que le dit ultramontanisme des années 1890-1910 vit sur sa lancée, qu'il est encore dominant par défaut d'une idéologie de remplacement : le catholicisme social qui s'implante dans les années 1910 et qui — soit dit en passant — est, à mon sens, bien davantage militant que "trionphant".

« Reste la question de fond : peut-on appeler "ultramontanisme" l'attachement à Rome, la thèse de la supériorité de la société religieuse et l'intransigeance face à l'État ? Si oui, on

44. Sur la visée idéologique que représente cette restauration du thomisme, voir : Pierre THIBAUT, *Savoir et pouvoir. Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle*, Québec, PUL, 1972, 252p.

45. Une communication de Phyllis SENESE sur « Groulx, disciple de Montalembert » au Colloque « Lamennais et ses amis dans la vallée du Saint-Laurent » (Université d'Ottawa, 11 octobre 1985, actes à paraître sous la direction de Pierre SAVARD dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*) est particulièrement éclairante à cet égard.

peut à bon droit considérer tous les évêques canadiens-français du XIX^e siècle comme des ultramontains — ce qui choque l'évidence du sens commun. Si non, l'ultramontanisme n'est plus une idéologie; ce n'est qu'un mouvement politique extrémiste. Il manque alors un terme pour désigner l'idéologie elle-même. Au bout du compte, je pense qu'il faut reconnaître *trois* sens au terme: le mouvement extrémiste des ultramontains *stricto sensu*; l'idéologie ultramontaine, qui perdure au Québec jusqu'aux années 1910; la culture religieuse, qu'on peut détecter encore chez Duplessis.»

On voit que la discussion est loin d'être close. Chose sûre, nul ne mettra en doute que les hommes étudiés dans les *Mélanges Sylvain* soient bien des ultramontains! Revenons en terminant à ce livre pour essayer de voir si ces contributions sont un point d'orgue de fin d'époque ou le début d'études nouvelles. Mon impression est que l'étude de l'ultramontanisme comme idéologie est maintenant à peu près complétée, et que les monographies sur tel et tel personnage, qui font d'ailleurs très bien le point, marquent le terme d'une trajectoire de vingt ans qui a cristallisé l'attention sur l'aspect idéologique de l'ultramontanisme. Cette étape a connu son temps fort dans les années 1968–1972, moment précisément où les idéologies — qu'on pense à la prolifération des groupes marxistes ou à la fortune d'Althusser au Québec — ont connu leur paroxysme.

La génération de 1980 s'abreuve à de tout autres sources. En ce sens, le livre sur *Les ultramontains* accuse bien le retard de sa parution: publié en 1985, il a été conçu en 1981 et aurait dû paraître en 1982, au moment où Sylvain prenait sa retraite. L'attention s'est tournée depuis sur l'aspect religieux de l'ultramontanisme. Les deux premières contributions, celles de Gadille et de Voisine, constituent alors les apports les plus neufs, et permettront de faire le pont entre les deux versants de l'historiographie sur l'ultramontanisme. L'article de Réal Bélanger est également neuf, mais plus pour éclairer le nationalisme que l'ultramontanisme, l'un étant ici l'héritier de l'autre.

*

*

*

Reste à dire un mot de Philippe Sylvain lui-même, qui nous permettra de réfléchir sur l'influence de l'époque sur l'historien et de l'historien sur l'époque. Il y a une trentaine d'années, Sylvain a commencé sagement ses recherches sur l'influence des doctrines religieuses européennes au Canada français. Il a ainsi contribué à lancer un secteur de recherche qui allait s'avérer d'une grande richesse. Puis, poussé par le climat de la Révolution tranquille et surtout par le concile Vatican II, il s'est vivement intéressé au destin des catholiques libéraux, tant au Québec qu'en France. Il est ainsi devenu l'un des plus fervents connaisseurs de Lamennais au Québec et s'est intéressé aux Doutre, Dessaulles et compagnie dans le conflit qui les a opposés à M^{gr} Bourget. On voit là la force du contexte idéologique de la fin des années 1960. Notons par ailleurs qu'il

n'était pas seul, puisqu'il a entraîné dans son sillage nul autre que le père Léon Pouliot, le grand spécialiste et défenseur de M^{gr} Bourget, qui, dans son ouvrage sur *l'Affrontement avec l'Institut canadien*, parle de l'« inflexibilité » et des « erreurs » de Bourget.⁴⁶

Cet intérêt de Sylvain pour les libéraux de l'Institut se voit particulièrement dans la remarquable biographie de Bourget qu'il a donnée au *Dictionnaire biographique du Canada*.⁴⁷ Comme il sied à un dictionnaire — et comme c'est l'habitude de Sylvain — le ton est parfaitement serein et l'exposé plein d'équilibre. Sauf quand survient le conflit avec les libéraux. Là, ceux-ci sont réhabilités dans une longue section où l'évêque de Montréal est présenté comme un intransigeant dont la pensée « débouche directement sur la théocratie » (p. 110). C'est ainsi qu'à la suite de Lamennais, Sylvain devient un apôtre de la liberté. Qui pourrait le lui reprocher ? Chacun porte la marque de ses ferveurs et de son temps. Pour toute une vie consacrée à la recherche, à l'enseignement et à l'écriture, Philippe Sylvain a bien mérité de la communauté historique.

Guy LAPERRIÈRE

*Département d'histoire,
Université de Sherbrooke.*

46. Léon POULIOT, *Monseigneur Bourget et son temps*, IV. *Affrontement avec l'Institut canadien (1858-1870)*, Montréal, Bellarmin, 1976, p. 93.

47. Philippe SYLVAIN, « Bourget, Ignace », dans : *Dictionnaire biographique du Canada*, XI, Québec, PUL, 1982 : 103-115.